Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 76 (2019)

Heft: 2

Artikel: Aristarque et l'étymologie des épithètes divines

Autor: Bouchard, Elsa

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-864842

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Aristarque et l'étymologie des épithètes divines

Elsa Bouchard, Montréal (Québec)

Abstract: On attribue au grammairien Aristarque plusieurs explications étymologiques portant sur des épithètes homériques arborées par des personnages divins dans l'épopée. Un examen de ces étymologies, ainsi qu'une comparaison avec des étymologies concurrentes, révèlent que l'intérêt d'Aristarque ne concerne pas tant la vraisemblance linguistique de ces étymologies (un concept d'ailleurs anachronique) que leur potentiel heuristique dans le cadre de son interprétation d'Homère. Dans la majorité des exemples concernés, l'étymologie proposée par Aristarque semble résulter de l'application d'une approche exégétique fondée sur le principe de la cohérence interne («expliquer Homère par Homère»). Épithètes discutées: Ἀλαλκομενηΐς, ἀκάκητα, Ἑλικώνιος, Λυκηγενής, κλυτόπωλος, ἥϊος, Ἀργειφόντης.
Keywords: étymologie, Aristarque, épithètes, divinités, Homère, allégorèse.

L'étymologie, celle des noms propres en particulier, est omniprésente dans la littérature grecque, tant chez les poètes (le plus souvent sous la forme de *figurae etymologicae*) que dans la littérature philosophique ou rhétorique[1]. L'idée que les mots possèdent une certaine valeur – qu'elle soit conçue en termes de «rectitude» ou bien de «puissance»[2] – semble être généralement admise par les auteurs anciens, si bien que ce sont les tenants de la thèse inverse qui font figure d'exception[3]. En revanche, les règles sur lesquelles reposent ces étymologies, ou pseudo-étymologies, ne sont que rarement énoncées par les sources. De plus, les étymologies anciennes se limitent habituellement à des connexions linguistiques et sémantiques entre les mots, sans qu'il soit question d'identifier des éléments primordiaux (morphèmes, racines, suffixes, etc.) derrière ceux-ci. La «vérité» des mots (leur *étymologie*) est ainsi révélée par la place qu'ils oc-

1 Voir *inter alios* M. Fuochi, «Etimologie nei tragici greci», *StudIt* 6 (1898) 273–318; P. Decharme, *La critique des traditions religieuses chez les Grecs* (Paris 1904) 295–303; W.D. Woodhead, *Etymologizing in Greek Literature from Homer to Philo Judaeus* (Toronto 1928); E. Risch, «Namensdeutungen und Worterklärungen bei den ältesten griechischen Dichtern», dans *Eumusia. Festgabe für E. Howald* (Zürich 1947) 72–91; L. Pernot, «Le lieu du nom (τόπος ἀπὸ τοῦ ὀνόματος) dans la rhétorique religieuse des Grecs», dans N. Belayche et al. (éds.), *Nommer les dieux. Théonymes, épithètes, épiclèses dans l'Antiquité* (Turnhout 2005) 29–39; D. Arnould, «Les noms des dieux dans la *Théogonie* d'Hésiode: étymologies et jeux de mots», *REG* 122 (2009) 1–14; E. Bouchard, «Aphrodite *philommêdês* in the *Theogony*», *JHS* 135 (2015) 8–18.

2 Platon, l'auteur du plus important traité ancien d'étymologie, hésite lui-même entre ces deux notions: voir Pl. *Cra.* 422d et 428e (ὀρθότης); 394b, 405e et 435d (δύναμις).

3 Le plus ancien partisan connu de la thèse conventionaliste (représentée notamment par Hermogène dans le *Cratyle*) est Démocrite (voir B26 D-K), dont l'authenticité des arguments est en grande part défendue par F. Ademollo, «Democritus B26, on Names», dans C. Nifadopoulos (éd.), *Etymologia: Studies in Ancient Etymology* (Münster 2003) 33–42. Le conventionalisme linguistique de Démocrite ne l'empêche d'ailleurs pas de proposer des étymologies, cf. A. Hourcade, «Protagoras et Démocrite: le feu divin entre mythe et raison», *Revue de philosophie ancienne* 18 (2000) 87–113, 96–97.

cupent dans un réseau linguistique où les noms renvoient les uns aux autres de façon synchronique, et non par la recherche diachronique de leurs origines[4].

Les recherches étymologiques ont occupé une place importante chez les érudits grecs dès une époque assez haute, comme l'attestent non seulement le *Cratyle* platonicien, qui exploite notamment le fruit du travail des sophistes, mais aussi le papyrus de Derveni ainsi que plusieurs fragments de penseurs présocratiques[5]. On ne s'étonnera pas, toutefois, que ce soit à l'époque hellénistique, moment où l'érudition se professionnalise, que l'étymologie ait véritablement pris son envol, à l'instar des autres branches de la grammaire. Entre autres sources érudites, on trouve des étymologies nombreuses dans les scholies anciennes aux poètes, dont le contenu remonte en grande part aux commentaires philologiques des grammairiens hellénistiques. En tant qu'opération exégétique, la proposition d'étymologies joue un rôle semblable à la juxtaposition de synonymes aux lemmes, une autre stratégie omniprésente dans les scholies[6].

Les étymologies grammaticales fournissent un point de vue privilégié sur la réception hellénistique d'éléments culturels hérités d'une très haute époque. Or, chez les grammairiens représentés dans les scholies (et les textes apparentés, tels les lexiques), la «technique» étymologique est tout sauf uniforme. De plus, en dépit de la démarche relativement «scientifique» qui est celle des grammairiens, les règles qui fondent ces étymologies restent pratiquement toujours implicites et ne peuvent être restituées que par une sorte d'induction fondée sur l'accumulation des témoignages. Dans le cas du grammairien Aristarque, dont les opinions sont abondamment rapportées dans les scholies, il est possible de se prêter à ce type de reconstruction. Mon objectif est ici précisément d'examiner quelques-uns de ces témoignages afin de montrer: 1) que

4 G.W. Most, «Cornutus and Stoic Allegoresis», *ANRW* 2.36.3 (1989) 2014–2065, 2028; H. Peraki-Kyriakidou, «Aspects of Ancient Etymologizing», *ClQu* 52 (2002) 478–493. Sur les différences générales entre l'étymologie moderne et ancienne, illustrées par un cas de figure, voir E. Tsitsibakou-Vasalos, «Gradations of Science. Modern Etymology versus Ancient. Nestor: Comparisons and Contrasts», *Glotta* 74 (1997) 117–132.

5 L'étymologie joue un rôle considérable, par exemple, dans la cosmo-théogonie de Phérécyde; cf. G.S. Kirk et J.E. Raven, *The Presocratic Philosophers* (Cambridge ²1983) 56–57; H.S. Schibli, *Pherekydes of Syros* (Oxford 1990) 135–139; H. Granger, «The Theologian Pherecydes of Syros and the Early Days of Natural Philosophy», *HarvSt* 103 (2007) 135–163. Sur l'importance de l'étymologie dans le papyrus de Derveni voir notamment W. Burkert, «La genèse des choses et des mots. Le papyrus de Derveni entre Anaxagore et Cratyle», *Études philosophiques* 25 (1970) 443–455.

6 Il existe un nombre important d'études sur les méthodes d'élucidation (paraphrase, synonymie, *Realien* historiques, etc.) présentes dans les scholies, en particulier celles de Pindare; voir notamment H.T. Deas, «The Scholia Vetera to Pindar», *HarvSt* 42 (1931) 1–78; G. Calvani, «Modi e fini delle parafrasi negli scholia vetera a Pindaro», *Studi Classici e Orientali* 46 (1996) 269–346; B.K. Braswell, «Reading Pindar in Antiquity», *MusHelv* 69 (2012) 12–28; et les essais réunis dans S. David et al. (éds.), *Traduire les scholies de Pindare* (Besançon 2009). L'étymologie comme technique exégétique est généralement négligée dans ces études.

les raisonnements étymologiques d'Aristarque diffèrent significativement de ceux de ses collègues et 2) que cette différence s'explique par le fait qu'il applique une méthode exégétique généralement cohérente[7].

L'étymologie ancienne est souvent associée à la tradition de l'allégorèse[8]. De fait, bon nombre d'étymologies accompagnent les anciennes interprétations allégoriques, particulièrement quand il est question de la signification des noms divins[9]. (Je dis «accompagnent» plutôt que «justifient», car je ne présume rien quant au rôle exact – *suggérer* ou bien *appuyer* l'interprétation? – joué par l'étymologie par rapport à l'interprétation allégorique.) C'est sur cet arrière-plan que je propose de considérer le travail d'Aristarque, dont les étymologies, fait remarquable, ne sont pas associées à des exégèses de type allégorique. Au contraire, l'examen révélera qu'elles font partie d'une approche exégétique fondée sur le principe de la cohérence interne – principe qu'on résume parfois par la formule «expliquer Homère par Homère»[10]. Par l'application de cette méthodologie, Aristarque se distingue significativement du travail de nombre de ses contemporains et au premier chef de Cratès. Quoi qu'en aient dit R. Pfeiffer[11] et plus récemment M. Broggiato[12], les orientations philosophiques de ce dernier le rattachent à une école d'interprétation des textes poétiques d'inspiration plus stoïcienne qu'alexandrine. La question du traitement des noms divins est à cet égard cruciale.

7 Sur le même sujet, mais avec une approche différente, voir F. Schironi, «Aristarchus and his Use of Etymology», dans C. Nifadopoulos (éd.), *Etymologia: Studies in Ancient Etymology* (Münster 2003) 71–78, qui se concentre plutôt sur les principes grammaticaux (analogie et usage homérique) derrière les étymologies d'Aristarque; voir aussi la brève analyse dans E. Bouchard, *Du Lycée au Musée. Théorie poétique et critique littéraire à l'époque hellénistique* (Paris 2016) 101–107.

8 Voir par exemple T.M.S. Baxter, *The Cratylus: Plato's Critique of Naming* (Leiden 1992) 115–124.

9 Sur le caractère paradigmatique des noms propres dans la démarche «cratylienne» d'une recherche de correspondance entre signifiant et signifié, voir G. Genette, *Mimologiques. Voyage en Cratylie* (Paris 1976) 12–26. Étant donnée la valeur ontologique de leurs signifiés, on comprend que la correspondance soit jugée particulièrement impérieuse dans le cas des noms divins.

10 Cf. Porph., *Questions homériques* I,56,3–4 Sodano: Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν. Sur l'origine de cette formule voir R. Pfeiffer, *History of Classical Scholarship from the Beginning to the End of the Hellenistic Age* (Oxford 1968) 225–227; N.G. Wilson, «An Aristarchean Maxim», *ClRev* 21 (1971) 172; id. «Aristarchus or a Sophist?», *Proceedings of the Cambridge Philological Society* 202 (1976) 123; id. «Scholiasts and Commentators», *GRBStud* 47 (2007) 39–70, 62–63; C. Schäublin, «Homerum ex Homero», *MusHelv* 34 (1977) 221–227. Sur la méthode exégétique d'Aristarque en général, voir récemment Bouchard, *op. cit.* (n. 7) 85–123.

11 Pfeiffer, *op. cit.* (n. 10) 241.

12 M. Broggiato, *Cratete di Mallo: I frammenti* (La Spezia 2001) lxiii; id., «The Use of Etymology as an Exegetical Tool in Alexandria and Pergamum. Some Examples from the Homeric Scholia», dans C. Nifadopoulos (éd.), *Etymologia: Studies in Ancient Etymology* (Münster 2003) 65–70.

1 Athéna Ἀλαλκομενηΐς, Hermès ἀκάκητα, Poséidon Ἑλικώνιος

Le premier texte à considérer est un extrait d'une longue scholie à teneur étymologique dont la source est vraisemblablement le traité *Sur les dieux* d'Apollodore, un élève d'Aristarque[13]:

> ἐπεί τοι καὶ Ἀλαλκομενηΐς Ἀθήνη παρὰ τοῖς εὖ λογιζομένοις ἀπὸ τῆς ἐνεργείας, ἡ ἀπαλέξουσα τῷ ἰδίῳ μένει τοὺς ἐναντίους. οὐ γὰρ πειθόμεθα τοῖς νεωτέροις, οἵ φασιν ἀπὸ Ἀλαλκομενίου τόπου τινὸς εἰρῆσθαι. οὐδ' ὡς Ἐρατοσθένης παρήκουσεν Ὁμήρου εἰπόντος Ἑρμείας ἀκάκητα ὅτι ἀπὸ Ἀκακησίου ὄρους, ἀλλὰ μηδενὸς κακοῦ μεταδοτικός ἐπεὶ καὶ δοτὴρ ἐάων. πᾶν γοῦν ἀπὸ τῶν παρεπομένων τοῖς θεοῖς· [...] καὶ γὰρ εἰ σπανίως Ἑλικώνιον τὸν Ποσειδῶνα εἴρηκεν ἀπὸ Ἑλικῶνος, ὡς Ἀρίσταρχος βούλεται, ἐπεὶ ἡ Βοιωτία ὅλη ἱερὰ Ποσειδῶνος.
>
> Suivant ceux qui raisonnent bien, le nom d'Athéna *Alalkomenêis* vient de l'activité de la déesse, elle qui *repousse* (ἀπαλέξουσα) ses ennemis avec sa propre *force* (μένει). Car nous ne sommes pas convaincus par les auteurs postérieurs selon qui elle est désignée ainsi à cause d'un lieu qui s'appelle Alalkomenion. Nous ne suivons pas non plus Ératosthène, qui se méprend sur le sens du nom Hermès *akakêta* chez Homère, croyant que cela vient du mont Akakêsios; il traduit plutôt le fait qu'Hermès ne distribue pas de maux, puisqu'il est aussi appelé «dispensateur de biens» (≈ *Od.* 8,335). Ainsi, toutes les appellations reposent sur des caractéristiques des dieux, [...] et ce même si le poète appelle exceptionnellement Poséidon *Héliconien* à cause de l'Hélicon, comme le croit Aristarque, du fait que la Béotie entière est consacrée à Poséidon. (schol. D *Il.* 5,422, ll. 27–42)[14]

Au moins deux des étymologies proposées dans ce texte sont attribuables avec certitude à Aristarque. La première porte sur une épithète d'Athéna, *Alalkomenêis*, dont il se trouve deux occurrences dans les poèmes homériques. Le début de la scholie ne mentionne pas le grammairien nommément, mais il y est question des *Neoteroi*, ce qui est un indice fiable de la paternité aristarquienne du contenu de la note[15]. Cette paternité est confirmée par un texte parallèle d'Étienne de Byzance où Aristarque est explicitement associé à l'étymologie, fondée sur le verbe ἀλαλκεῖν, proposée dans la scholie[16].

---

13 Sur l'attribution à Apollodore, voir K. Reinhardt, *De Graecorum theologia capita duo* (Berlin 1910) 84–86.

14 H. van Thiel (éd.), *Scholia D in Iliadem* (Köln 2014). Cf. *Etym. Magn.* 546,55–547,20, *s.v.* Κύπρις.

15 Sur l'emploi technique de ce terme, vraisemblablement initié par Aristarque, voir A. Severyns, *Le cycle épique dans l'école d'Aristarque* (Paris/Liège 1928) 42–47.

16 Steph. Byz., *Ethnika* α 191,1-3 Billerbeck: Ἀλαλκομένιον· πόλις Βοιωτίας, ἀπὸ τοῦ Ἀλαλκομενέως, ὃς καὶ ἵδρυσε τὴν Ἀθηνᾶν Ἀλαλκομενηίδα. οὐ γὰρ παρὰ τὸ ἀλαλκεῖν, ὡς Ἀρίσταρχος («Alalcomenion: une cité de Béotie fondée par Alalcoménée, qui a aussi élevé un temple à Athéna Alalcoménienne. Car ce mot ne vient pas du verbe ἀλαλκεῖν comme le pense Aristarque»).

Pour Aristarque, l'épithète est donc formée par la combinaison du verbe ἀλαλκεῖν (repousser) et du substantif μένος (force). Ce type d'étymologie par contraction de plusieurs mots, omniprésent chez les Anciens[17], n'est pas un élément distinctif de la méthode d'Aristarque. Le scholiaste précise que le fait de «repousser par sa *propre* force» (τῷ ἰδίῳ μένει) correspond à une activité typique de la déesse – son *energeia*. Selon toute vraisemblance, cela fait allusion à l'habitude de la déesse de prendre physiquement part aux combats, la plupart des divinités homériques se contentant d'insuffler le *menos* aux guerriers sans combattre en personne.

La première occurrence de cette épithète chez Homère se trouve dans un discours de Zeus qui rappelle à Héra et à Athéna leur rôle de protectrices de Ménélas:

> δοιαὶ μὲν Μενελάῳ ἀρηγόνες εἰσὶ θεάων
> Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηΐς Ἀθήνη.
>
> Ménélas a deux protectrices parmi les déesses,
> Héra d'Argos et Athéna Alalkoménêis. (*Il.* 4,7–8)

En accordant une valeur sémantiquement porteuse à l'élément ἀλαλκο- à l'intérieur de l'épithète *Alalkomenêis*, Aristarque interprète le vers *Il.* 4,8 comme une sorte de glose du mot ἀρηγόνες (*protectrices*) du vers précédent. Héra est appelée «argienne» en raison de son parti pris pro-argien et de son affection particulière pour Argos, patrie des Atrides, tandis qu'Athéna *Alalkomenêis* est littéralement – selon l'interprétation d'Aristarque – «celle qui repousse» le danger pour Ménélas. Or, c'est précisément le rôle qu'assume la déesse une centaine de vers plus loin dans le même chant, lorsque Pandare décoche sa flèche sur Ménélas: Athéna se dresse devant lui et écarte le trait de sa trajectoire mortelle[18]. L'élucidation par Aristarque de l'épithète d'Athéna est donc tout à fait à propos dans le contexte immédiat, où cette épithète apparaît comme une sorte d'élaboration «épexégétique» du vers 7, ainsi que dans le contexte global du chant 4, où elle trouve une pertinence narrative.

L'étymologie d'Aristarque est également en accord avec le contexte dans le second passage homérique où figure cette épithète, à la toute fin du chant 5 de l'*Iliade*. Ce chant raconte une journée de combats particulièrement meurtrière pendant laquelle Arès cause des ravages dans les rangs achéens, ce qui suscite l'intervention d'Héra et surtout d'Athéna. Celle-ci prend place sur un char auprès de Diomède qu'elle aide non seulement à éviter les coups d'Arès, mais même à infliger une blessure au dieu. Arès, blessé et humilié, abandonne

17 Cf. W.S. Allen, «Ancient Ideas on the Origin and Development of Language», *Transactions of the Philological Society* 47 (1948) 35–60, 54.

18 *Il.* 4,127–133.

le combat et retourne sur l'Olympe. Le chant 5 se termine avec les vers suivants:

> Ἥρη τ' Ἀργείη καὶ Ἀλαλκομενηΐς Ἀθήνη
> παύσασαι βροτολοιγὸν Ἄρη' ἀνδροκτασιάων.
>
> Héra d'Argos et Athéna Alalkoménêis
> ont mis fin aux massacres d'Arès, fléau des hommes. (*Il.* 5,908–909)

Encore une fois, le lien entre l'épithète et l'action de «repousser le danger avec son μένος» est parfaitement défendable du point de vue du contexte narratif représenté par la seconde moitié du chant 5. Étant donné l'attention notoire qu'Aristarque accordait à la cohérence interne du texte homérique, il y a tout lieu de croire que son étymologie repose sur la similarité de contexte de l'une et l'autre occurrences de *Alalkomenêis*.

La deuxième étymologie présente dans la scholie citée plus haut porte sur l'épithète *akakêta*, comprise comme adjectif privatif signifiant «qui est incapable de mal», «qui ne donne que du bien». Cette étymologie est privilégiée contre celle d'Ératosthène, laquelle repose sur la toponymie. Il n'est pas entièrement certain qu'elle soit d'Aristarque, mais cela reste vraisemblable puisqu'elle suit immédiatement la référence aux Neoteroi.

Cette épithète d'Hermès n'apparaît elle aussi que deux fois chez Homère. L'une se trouve dans la seconde *Nekuia* (*Od.* 24,10), un passage athétisé par Aristarque[19] et donc certainement inutilisable à ses yeux pour établir l'usage homérique. L'autre occurrence se trouve dans le passage suivant:

> αὐτίκα δ' εἰς ὑπερῷ' ἀναβὰς παρελέξατο λάθρῃ
> Ἑρμείας ἀκάκητα, πόρεν δέ οἱ ἀγλαὸν υἱὸν
> Εὔδωρον πέρι μὲν θείειν ταχὺν ἠδὲ μαχητήν.
>
> Aussitôt il monte et s'étend furtivement près d'elle,
> Hermès *akakêta*, et il lui donne un fils brillant,
> Eudore, entre tous rapide à la course et vaillant combattant. (*Il.* 16,185)

Le passage fait partie d'une digression racontant la généalogie du Myrmidon Eudore. Le nom même de ce héros est transparent et confirme le rôle de dispensateur de biens de son père, le dieu Hermès, ici qualifié par l'épithète *akakêta*. Il semble qu'Aristarque (s'il est bien l'auteur de cette étymologie) interprète à nouveau cette épithète en fonction du contexte immédiat: Hermès *akakêta* («qui ne

19 Cf. schol. MV *Od.* 24,1; K.A. Garbrah, «The Scholia on the Ending of the *Odyssey*», *WüJbb* 3 (1977) 7–16.

cause aucun mal») fait à la jeune Polymèle le beau présent d'un fils brillant justement appelé *Eudore*.

La dernière étymologie de notre texte porte sur l'épithète *héliconien* donnée à Poséidon une seule fois chez Homère, dans l'une des nombreuses comparaisons animales qui figurent dans l'*Iliade*. Un homme abattu est comparé à un taureau qu'on amène au sacrifice et qui mugit:

> αὐτὰρ ὃ θυμὸν ἄϊσθε καὶ ἤρυγεν, ὡς ὅτε ταῦρος
> ἤρυγεν ἑλκόμενος Ἑλικώνιον ἀμφὶ ἄνακτα
> κούρων ἑλκόντων· γάνυται δέ τε τοῖς ἐνοσίχθων·
> ὣς ἄρα τόν γ' ἐρυγόντα λίπ' ὀστέα θυμὸς ἀγήνωρ.
>
> Puis il exhala sa vie et mugit, comme lorsqu'un taureau
> mugit, tiré en l'honneur du seigneur héliconien,
> tiré par des jeunes hommes – et l'Ébranleur du sol s'en réjouit.
> C'est ainsi que sa noble vie le quitta, dans un mugissement. (*Il.* 20,403–406)

Notre scholie nous informe qu'Aristarque interprétait Ἑλικώνιον comme un adjectif toponymique se rapportant au mont Hélicon en Béotie, région sacrée à Poséidon. Même dans ce cas-ci, on peut affirmer que l'étymologie d'Aristarque se conforme au contexte où apparaît le mot: que celui-ci soit considéré comme un nom de culte associé à un lieu consacré reflète le fait que l'épithète apparaît dans un passage décrivant précisément un acte rituel en l'honneur de Poséidon[20].

2 Apollon de Sminthée, Apollon de Lycie

La scholie D partiellement examinée dans la section précédente comporte également un énoncé, avancé par Apollodore, d'un principe général de l'onomastique divine d'Homère:

> πᾶν γοῦν ἀπὸ τῶν παρεπομένων τοῖς θεοῖς· καὶ γὰρ ἡ γλαυκῶπις οὐκ ἀπὸ τοῦ ἥ τ' ἄκρης θῖνα Γλαυκώπιον ἴζει, ἀλλ' ἀπὸ τῆς περὶ τὴν πρόσοψιν τῶν ὀφθαλμῶν καταπλήξεως. καί τἆλλα δὲ τῶν ἐπιθέτων ἐπιοῦσιν ἡμῖν πάρεστιν ὁρᾷν, οὐκ ἀπὸ τῶν ἱερῶν τόπων ὠνομασμένα, ἀπὸ δὲ τῶν ἐνεργειῶν τῶν ψυχικῶν, ἢ διὰ συμβεβηκότων περὶ τὸ σῶμα. [...] καὶ γὰρ εἴ ποτε σπανίως ἐπίθετα ἐξενήνοχε ἀπὸ τόπου, ἐξ ἡρωϊκοῦ προσώπου κατὰ τὸ εἰκὸς αὐτὰ λέγει. Ἀχιλλεὺς μὲν γὰρ Θεσσαλὸς ὢν φησί· Ζεῦ ἄνα Δωδωναῖε, Πελασγικὲ, τηλόθι ναίων.
>
> Ainsi, toutes les appellations reposent sur des caractéristiques des dieux. Par exemple, γλαυκῶπις ne vient pas de ce qu'elle «a établi le Glaukôpion, temple au

20 Le poète lui-même semble suggérer la portée rituelle de l'épithète en jouant sur la répétition des consonnes dans Ἑλικώνιον / ἑλκόμενος / ἑλκόντων.

sommet de l'Acropole» (= Call. fr. 238), mais plutôt de la stupeur (τῆς καταπλήξεως) que provoque l'apparence (πρόσοψιν) de ses yeux. De même, il est possible de voir, si nous les examinons, que les autres épithètes aussi ne sont pas dérivées de lieux sacrés, mais des fonctions de l'âme, ou alors des caractéristiques du corps. [...] Car même s'il arrive à l'occasion qu'Homère crée des épithètes à partir d'un lieu, il le fait dire par un personnage héroïque et conformément au vraisemblable. Par exemple Achille, un Thessalien, dit: «Zeus, roi dodonien, Pélasge, toi qui vis au loin» (= *Il.* 16,233). (schol. D *Il.* 5,422, ll. 32–37 et 48–50)

Ainsi, selon Apollodore, ce n'est que dans la bouche des personnages qu'on trouve des épithètes toponymiques, conformément au vraisemblable, c'est-à-dire aux caractéristiques des dits personnages, en particulier leurs origines locales. Apollodore utilise ici une distinction technique entre le point de vue individuel des personnages et le point de vue universel du narrateur – notion de poétique appliquée qu'il hérite vraisemblablement d'Aristarque[21]. Il n'est pas certain que ce dernier ait utilisé cette distinction dans le cadre de son traitement des appellations divines, mais au moins deux passages suggèrent qu'il est conscient que la valeur toponymique de certaines épithètes peut s'expliquer par un élément de contexte crucial, soit l'identité des personnages qui les utilisent.

Le premier porte sur l'épithète d'Apollon Λυκηγενής, attestée deux fois chez Homère, toutes deux dans l'épisode iliadique où intervient l'archer lycien Pandare. Athéna, souhaitant que Pandare rompe les serments, l'enjoint à tirer sur Ménélas tout en faisant une promesse d'hécatombe à «Apollon *lykêgenês*». Ainsi va la scholie d'Aristonicos:

Λυκηγενέϊ· ὅτι ἀπὸ τῆς Τρωϊκῆς Λυκίας, ἐξ ἧς ἐστιν ὁ Πάνδαρος.

Lykêgenês: ‹La *diplê*› parce que ce nom dérive de la Lycie de Troade, d'où vient Pandare. (schol. A *Il.* 4,101a Ariston.)

Pour fins de comparaison, on considérera la scholie exégétique au même passage:

Λυκηγενέϊ· ἐν Λυκίᾳ γενομένῳ· ἀψευδέστατον γάρ ἐστιν ἱερὸν Ἀπόλλωνος ἐν Λυκίᾳ. ἢ ὅτι λύκος ἡγήσατο μετὰ τὰς ὠδῖνας Λητοῖ ὥστε καθαρθῆναι εἰς τὸν Ξάνθον. φρονήματος δὲ αὐτὸν πληροῖ πολίτην ὑποτιθέμενος αὐτοῦ τὸν θεόν.

Lykêgenês: Qui est né en Lycie; car il est hors de doute qu'il y a un temple d'Apollon en Lycie. Ou alors, c'est parce qu'un loup a guidé Lêtô jusqu'au Xanthe afin qu'elle

21 Sur l'origine aristarquienne de cette distinction, voir H. Dachs, *Die* λύσις ἐκ τοῦ προσώπου. *Ein exegetischer und kritischer Grundsatz Aristarchs und seine Neuanwendung auf Ilias und Odyssee* (Erlangen 1913).

> se lave après ses couches. Elle [Athéna] remplit de courage [Pandare] en suggérant que le dieu est son concitoyen. (schol. T *Il.* 4,101b ex.)

Cette dernière scholie associe l'épithète à un fait historique (l'existence d'un temple d'Apollon en Lycie), ou encore à un mythe sans rapport avec le contexte homérique. Aristarque se contente quant à lui de donner une valeur toponymique à l'épithète, soulignant que la Lycie est précisément le lieu de naissance de Pandare. Comme le fait remarquer l'auteur de la scholie exégétique, Athéna utilise cette épithète afin de mettre en confiance Pandare, qui est originaire de Lycie. Mais contrairement à ce que croit ce scholiaste, il n'est nul besoin de supposer qu'il existe véritablement un temple d'Apollon Lycien[22] ou bien une tradition faisant naître le dieu en Lycie. Pour Aristarque, l'épithète qu'utilise le personnage d'Athéna est simplement justifiée par le *kairos* de son entreprise de persuasion de Pandare.

Le deuxième texte où il est question d'un toponyme utilisé par un personnage porte sur Σμινθεύς, un hapax homérique. L'épithète apparaît au vocatif au tout début de l'*Iliade* (1,39) dans la prière qu'adresse le prêtre Chrysès à Apollon afin qu'il punisse les Grecs de l'enlèvement de sa fille Chryséis. Le commentaire d'Aristarque à ce sujet est rapporté chez Apollonios le sophiste:

> Σμινθεῦ· ἐπίθετον Ἀπόλλωνος, κατὰ τὸν Ἀρίσταρχον ἀπὸ πόλεως Τρωϊκῆς Σμίνθης καλουμένης. ὁ δὲ Ἀπίων ἀπὸ τῶν μυῶν, οἳ σμίνθιοι καλοῦνται· καὶ ἐν Ῥόδῳ σμίνθια ἑορτή, ὅτι τῶν μυῶν ποτὲ λυμαινομένων τὸν καρπὸν τῶν ἀμπελώνων Ἀπόλλων καὶ Διόνυσος διέφθειραν τοὺς μύας. ἀλλ' Ἀρίσταρχος ἀπρεπὲς ἡγεῖται ἀπὸ χαμαιπετοῦς ζῴου τὸν θεὸν ἐπιθέτῳ κεκοσμῆσθαι ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ.
>
> Sminthien: une épithète d'Apollon qui, selon Aristarque, fait référence à la ville de Troade qui s'appelle Sminthée. Mais d'après Apion, l'épithète fait référence aux rats qui sont appelés *sminthioi*. Et à Rhodes il existe un festival Sminthia, parce que jadis, lorsque les rats détruisaient le fruit des vignes, Apollon et Dionysos les éliminèrent. Toutefois, Aristarque pense qu'il est inconvenant que le dieu soit affublé par le poète d'une épithète venant d'un animal qui rampe au sol. (Apoll. Soph., *Lexicon* 143,13 Bekker)

L'interprétation d'Aristarque s'oppose ici à celle d'au moins deux autres personnes, soit Apion (homériste du 1er siècle ap. J.-C.) et Polémon[23]. Ces deux der-

22 Selon T.R. Bryce, «Lycian Apollo and the Authorship of the *Rhesus*», *Classical Journal* 86 (1990–1991) 144–149, le culte d'Apollon en Lycie n'est pas antérieur au IVème siècle av. J.-C.

23 On trouve un récit semblable à celui d'Apion, avec quelques variations, dans la première partie de la schol. D *Il.* 1,39, dont le contenu remonte à Polémon le périégète, contemporain d'Aristarque. La deuxième partie de cette même scholie rapporte encore un autre récit, d'origine anonyme, selon lequel les Crétois avaient jadis fondé la ville de Σμίνθια en suivant les instructions d'un oracle d'Apollon impliquant des souris, appelées σμίνθοι en dialecte crétois. Ce dernier récit se trouve également dans un papyrus contenant une liste d'explications d'épithètes divines homé-

niers rapportent l'épithète à des récits mythographiques où Apollon agit en bienfaiteur en débarrassant les champs des rats, lesquels porteraient le nom de *sminthoi* dans l'un et l'autre des dialectes locaux parlés dans les deux régions où se déroulent ces récits – Rhodes dans le cas d'Apion, la Troade dans le cas de Polémon. Or, ces informations mythographiques n'ont pas de poids pour Aristarque au regard de l'importance supérieure du concept critique de l'inconvenant (ἀπρεπής). Son objection à ce qu'une épithète divine dérive du mot «rat» est de nature non pas théologique, mais poétique: l'inconvenance est celle de l'usage d'une épithète divine avec des connotations humbles dans un contexte poétique (cf. ὑπὸ τοῦ ποιητοῦ), du moins un contexte relevant du genre noble qu'est l'épopée. Dans cet exemple, on voit donc Aristarque à la fois rejeter une étymologie fondée sur une explication mythographique qui puise à des sources externes à Homère et privilégier le respect d'un critère artistique de composition[24].

Dans l'un et l'autre de ces cas, il apparaît ainsi qu'Aristarque s'intéresse d'abord au caractère opportun de ces épithètes dans les contextes narratifs où elles apparaissent. Les deux passages homériques concernés font intervenir une prière prononcée par un personnage qui, naturellement, invoque une divinité locale: Apollon de Sminthée dans le cas de Chrysès de Troade et Apollon lycien dans le cas du Lycien Pandare.

3 Apollon ἥϊος

Le prochain exemple permet lui aussi de mettre en lumière la spécificité méthodologique d'Aristarque en juxtaposant des étymologies concurrentes. L'épithète concernée, ἥϊος, est utilisée deux fois chez Homère. L'une des occurrences se trouve dans la Théomachie où, racontant comment les dieux du parti troyen se rassemblent autour d'Apollon et d'Arès, le poète apostrophe le premier: «[les dieux] prennent place autour de toi, Phoibos ἥϊος, et d'Arès destructeur de villes (ἀμφὶ σὲ ἥϊε Φοῖβε καὶ Ἄρηα πτολίπορθον)» (*Il.* 20,152). L'autre est au vers *Il.* 15,365, où le narrateur apostrophe à nouveau Apollon qui, cette fois, est en train

riques; voir W. Luppe et G. Poethke, «Homerika der Berliner Papyrus-Sammlung», *APF* 44 (1998) 209–218.

24 Suivant V. Masciadri, *Eine Insel im Meer der Geschichten. Untersuchungen zu Mythen aus Lemnos (Stuttgart* 2008) 78–79, il est aussi possible d'expliquer l'épithète *smintheus* au sens de «maître des rats» par référence au contexte du début de l'*Iliade*. En effet, la prière de Chrysès a pour effet qu'Apollon provoque une épidémie dans l'armée achéenne; or, les épidémies de peste sont notoirement annoncées par les rats, qui en sont les premières victimes. Toutefois, une telle explication aurait probablement été inacceptable pour Aristarque, puisque dans la version d'Homère, il n'est pas question de souris: ce sont les mules et les chiens qui tombent d'abord sous les flèches d'Apollon (*Il.* 1,50).

d'abattre le rempart achéen. Les scholies à ce dernier passage proposent trois étymologies:

> ἥϊε· Ἀρίσταρχος δασύνει, ἀπὸ τῆς ἕσεως τῶν βελῶν. οἱ δὲ περὶ τὸν Κράτητα ψιλῶς, ἀπὸ τῆς ἰάσεως· καὶ οὕτως ἐπείσθησαν οἱ γραμματικοὶ πρὸς διάφορον ἐτυμολογίαν διαφόρως ἀναγινώσκειν.
>
> ἥϊε: Aristarque place un esprit rude, rapportant le mot au fait de lancer (ἕσεως) des flèches. [Ceux du cercle de] Cratès l'écrivent avec un esprit doux, le liant à l'acte de guérison (ἰάσεως). Ainsi les grammairiens ont été inclinés à des lectures différentes en raison d'étymologies différentes. (schol. A *Il.* 15,365a Hrd.)
>
> ἥϊε· Ἀρίσταρχος δασύνει, παρὰ τὴν ἕσιν τῶν βελῶν· [...] οἱ δὲ παρὰ τὴν ἴασιν ἢ παρὰ τὸ ἰέναι· ἥλιος γάρ ἐστιν. ἔστι δὲ περιπαθὴς ἡ ἀναφώνησις καὶ ἐμφαντικὴ τῆς δυνάμεως τοῦ θείου.
>
> ἥϊε: Aristarque place un esprit rude, par comparaison avec le fait de lancer (ἕσιν) des flèches. [...] D'autres font le rapprochement avec la guérison (ἴασιν) ou au fait de se déplacer (ἰέναι). En effet, il s'agit du soleil[25]. L'apostrophe est porteuse d'émotion et exprime la puissance de la divinité. (schol. bT *Il.* 15,365b ex.)

Les trois étymologies proposées se fondent sur des racines verbales différentes: Aristarque lie l'épithète au verbe ἰέναι, une allusion à l'archerie d'Apollon. Cratès pense plutôt au verbe ἰᾶσθαι, en accord avec la fonction médicale traditionnelle d'Apollon – une fonction dont Aristarque nie d'ailleurs l'existence dans le portrait homérique du dieu[26]. La dernière étymologie (anonyme), qui repose sur le verbe ἰέναι, entretient un lien étroit avec une interprétation allégorique populaire dans l'Antiquité faisant une équation entre l'Apollon homérique et le soleil[27]: suivant cette interprétation, il s'agirait d'une allusion à la *course* du soleil dans le ciel. L'étymologie anonyme et celle de Cratès sont compatibles dans la mesure où ce dernier accepte aussi l'identification d'Apollon au soleil (comme le révèle le texte cité à la note 25), et que les allégoristes justifiaient régulièrement cette identification par l'influence du soleil sur la santé humaine et animale[28]: on peut donc vraisemblablement attribuer à Cratès l'équation Apollon = médecin = soleil.

---

25 Cf. schol. A *Il.* 18,240b Porph.: Κράτης μὲν τὸν αὐτὸν Ἀπόλλωνα εἶναι καὶ ἥλιον: «Cratès dit qu'Apollon et le soleil sont la même personne».

26 Selon Aristarque, Apollon n'est pas le médecin des dieux chez Homère, puisque c'est Péan qui occupe cette fonction; cf. schol. A *Il.* 5,899 Ariston.; K. Lehrs, *De Aristarchi studiis Homericis* (Leipzig 1882) 177.

27 Cf. F. Buffière, *Les mythes d'Homère et la pensée grecque* (Paris 1956) 187–200.

28 Buffière, *op. cit.* (n. 27) 198–200. Cette idée est amplement développée dans un long texte de Macrobe (*Sat.* I,17) rapportant des interprétations traditionnelles des noms d'Apollon.

Quoi qu'il en soit de la valeur réelle de ces étymologies, il reste que celle d'Aristarque est la seule qui puisse se réclamer du contexte homérique. Dans le vers *Il.* 15,365, Apollon fait œuvre de destruction contre les Achéens et ses facultés médicales ou ses caractéristiques solaires, même si on admet leur existence, n'ont de toute façon aucun rôle à jouer ici – bien au contraire. Le dieu mis en scène dans ce passage est le dangereux ennemi des Achéens, à l'instar de l'Apollon du début du poème, qui descend sur terre «pareil à la nuit» (νυκτὶ ἐοικώς, *Il.* 1,47), pour lancer ses flèches meurtrières sur l'armée grecque. Là comme ici, Apollon est celui qui cause la destruction par un geste impliquant un *élan* ou une *impulsion*: lancer des flèches ou renverser un mur. Le contexte est semblable en Il. 20,152, où il est question d'Apollon se préparant à se battre pour les Troyens aux côtés d'Arès, lui-même affublé d'une épithète martiale (πτολίπορθον).

Certes, Aristarque et Cratès usent ici semblablement de l'étymologie comme d'un outil d'interprétation[29]; mais cet usage repose sur des méthodologies très différentes. Aristarque étymologise Homère *par Homère* au lieu d'avoir recours à l'interprétation allégorique ou à des données mythographiques non homériques, tel le rôle de médecin d'Apollon[30].

4 Hadès κλυτόπωλος

L'épithète d'Hadès κλυτόπωλος est utilisée à trois reprises, dans trois vers identiques, par des personnages homériques en train de proférer une menace à l'endroit d'un adversaire: «la gloire, c'est à moi que tu la donneras, mais ton âme, à Hadès κλυτόπωλος» (εὖχος ἐμοὶ δώσειν, ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπώλῳ; *Il.* 5,654 = 11,445 = 16,625). On peut identifier deux étymologies anciennes pour cette épithète:

> κλυτόπωλος· ὁ μὲν Ἀπίων ἵππους ἀγαθούς, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἐπὶ τοῦ ψυχὴν δ' Ἄϊδι κλυτοπώλῳ ἀκούει κλυτὴν ἐπιπώλησιν[31], διὰ τὸ τοὺς τελευτῶντας ἐξακούεσθαι διά τε τοὺς θρήνους καὶ τὰς οἰμωγὰς τὰς ἐπ' αὐτοῖς.

29 Comme le fait remarquer J. Lallot, «ΕΤΥΜΟΛΟΓΙΑ: l'étymologie en Grèce ancienne d'Homère aux grammairiens alexandrins», dans J.-P. Chambon et G. Lüdi (éds.), *Discours étymologiques* (Tübingen 1991) 144, l'étymologie fonde ici «à la fois le sens et la forme d'un mot rare», puisque les grammairiens devaient aussi trancher sur la question de la graphie (esprit rude ou doux) du mot. Cf. id., «L'étymologie chez les grammairiens grecs: principes et pratique», *RevPhil* 65 (1991) 137–138.

30 Une autre interprétation possible fait appel au récit du meurtre du serpent Python, auquel la foule encourage Apollon par le cri ἴει βέλος (Call. *Hymn. Apoll.* 103–104). *Pace* F. Schironi, *I frammenti di Aristarco di Samotracia negli etimologici bizantini* (Göttingen 2004) 362, il n'y a pas lieu de penser qu'Aristarque se réfère à ce récit de Callimaque pour expliquer l'usage *homérique* de ἥϊος; cf. Schironi, *op. cit.* (n. 7) 76.

31 Le texte de Bekker a ἐπιπόλησιν, un hapax qu'il faut probablement corriger en ἐπιπώλησιν au vu des textes parallèles.

> κλυτόπωλος: Apion comprend *aux bons coursiers*; mais Aristarque, dans l'expression «et ton âme à Hadès κλυτόπωλος», comprend *à l'arrivée bruyante*, du fait que les morts sont entendus de loin, à cause des thrènes et des gémissements que l'on pousse à leur sujet. (Apoll. Soph. *Lexicon* 100,33 Bekker)

La première étymologie, celle d'Apion, s'éclaire à la lumière de certains autres textes (dont il est toutefois impossible de dire si le contenu est aussi attribuable à Apion):

> Ἅϊδι κλυτοπώλῳ, ἐπιθετικῶς, ἀντὶ τοῦ τῷ ἱππικῷ, τῷ ἰσχυροὺς καὶ ὀνομαστοὺς ἵππους ἔχοντι, διὰ τὴν ἁρπαγὴν τῆς Περσεφόνης· ἢ ὅτι οὐδεὶς τὸν θάνατον διαφυγεῖν δύναται.
>
> À Hadès κλυτόπωλος: utilisé comme une épithète équivalente à *hippique, qui a des chevaux puissants et renommés*, à cause de l'enlèvement de Perséphone; ou alors parce que personne ne peut échapper à la mort. (*Etym. Magn.* 520,55–521,2; cf. schol. D *Il.* 5,654 et schol. D *Il.* 11,445)

L'étymologie d'Apion, quoique linguistiquement vraisemblable, ne fait aucune référence à Homère et repose sans doute sur une mythographie extra-homérique (l'enlèvement de Perséphone) ou sur une interprétation allégorique de la figure d'Hadès (ses «chevaux rapides» symbolisant l'impossibilité d'échapper à la mort). Celle d'Aristarque peut à bon droit être taxée d'improbable[32]; mais cette «erreur» même du grammairien illustre au mieux l'importance extrême du contexte dans l'élaboration de ses étymologies. En effet, son étymologie de κλυτόπωλος reflète, encore une fois, le contenu du vers dans lequel apparaît ce terme. Dans chacune des trois occurrences de ce vers, il est question d'un personnage qui envisage d'obtenir de la gloire (εὖχος ἐμοί) en tuant un ennemi, c'est-à-dire en l'envoyant chez Hadès. Or, la gloire obtenue dépend directement de ce que la mort de l'ennemi *fait du bruit*, qu'elle est *entendue* par les hommes. Aristarque établit donc une connexion sémantique implicite entre les mots εὖχος et κλυτός: donner son âme à Hadès κλυτόπωλος, c'est procurer de la gloire à l'ennemi par sa mort, et ce d'autant plus que la mort sera l'objet de lamentations et de plaintes entendues au loin[33].

Un cas très semblable est celui de l'épithète πολύαινος d'Ulysse, suivie trois fois, sur un total de quatre occurrences, par l'expression μέγα κῦδος Ἀχαιῶν[34],

32 Cf. P.W. van der Horst, «Who was Apion?», dans id. (éd.), *Japheth in the Tents of Shem: Studies on Jewish Hellenism in Antiquity* (Leuven 2002) 220: «Aristarchus' fanciful derivation from κλυτὴ ἐπιπώλησις».

33 Cf. le passage célèbre de l'*Iliade* (7,89–91) où Hector imagine comment son *kleos* sera éternel grâce à l'épitaphe sur la tombe d'un ennemi qu'il aura tué.

34 *Il.* 9,673, 10,544, *Od.* 12,184. Dans le passage où se trouve la quatrième occurrence (*Il.* 11,430), il est également question de la gloire d'Ulysse (cf. 11,431: ἐπεύξεαι).

et qu'Aristarque interprète précisément au sens de «digne de beaucoup d'éloges» (plutôt que «aux nombreux discours», autre sens permis par l'élément αἶνος):

> πολύαινε· Ἀρίσταρχος πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιε. οἱ δὲ πολύμυθε.
>
> πολύαινος: Selon Aristarque, *qui est digne de grandes louanges*. Selon d'autres, *aux récits nombreux*. (Apoll. Soph. *Lexicon* 133,14 Bekker)

La glose πολύμυθε est certes fort défendable tant linguistiquement que narrativement, puisque Homère met en scène de façon répétée le personnage d'Ulysse prononçant des discours ou racontant des histoires. Toutefois, en entendant l'épithète au sens passif («celui qui est objet de discours») plutôt qu'actif («celui qui fait des discours»), Aristarque privilégie un appel non pas au contexte global des poèmes, mais au contexte *immédiat* du vers où figure le mot: puisque, dans un même vers, Ulysse est appelé à la fois πολύαινος et μέγα κῦδος Ἀχαιῶν, il peut sembler naturel d'interpréter le premier qualificatif d'une façon conforme au second. Le principe d'expliquer Homère par Homère se présente donc comme un processus de référence interne à un texte dont l'extension varie, s'étendant en fonction des nécessités de l'exégèse comme des cercles concentriques à partir du point de départ que représente le mot glosé.

5 Anthroponymes

L'analyse de πολύαινος, juxtaposée à celle de κλυτόπωλος, illustre une caractéristique générale de la méthode d'Aristarque, qui utilise le même principe de référence contextuelle pour expliquer à la fois les épithètes divines et les anthroponymes. Cela est mis en évidence dans les textes suivants, où Homère est qualifié de ὀνοματοθετικός parce qu'il donne à ses personnages des noms qui reflètent leur fonction:

> Ἁρμονίδεω· ὅτι ὀνοματοθετικὸς ὁ ποιητής, καὶ ἐν Ὀδυσσείᾳ παραπλησίως ποιεῖ· οἰκεῖον γὰρ τέκτονος τὸ ἁρμόζειν, κἀκεῖ· Τερπιάδης δέ τ' ἀοιδός.
>
> «‹Tecton› fils d'Harmon»: ‹La *diplê*› parce que le poète aime créer des noms, et il en produit en suivant la même méthode dans l'*Odyssée*. En effet, le fait d'harmoniser (ἁρμόζειν) est propre au charpentier (τέκτων). Et dans l'autre poème aussi: «‹Phémios› l'aède fils de Terpès» (*Od.* 22,330). (schol. A *Il.* 5,60a Ariston.)
>
> Καλήσιον· ὅτι ὀνοματοθετικὸς ὁ ποιητής· ἀπὸ γὰρ τοῦ καλεῖν ἐπὶ τὰ ξένια Καλήσιος.

> Kalêsios: ‹La *diplê*› parce que le poète aime créer des noms. Car le nom de Kalêsios vient du fait d'inviter à des relations d'hospitalité. (schol. A *Il.* 6,18 Ariston.)[35]
>
> αἶψα δ' ἐπ' Αἴαντα προΐει ‹κήρυκα Θοώτην›· ὅτι οἰκεῖον ὄνομα κήρυκος, ἀπὸ τοῦ ταχύνειν, καὶ ὅτι ὀνοματοθετικὸς ὁ ποιητής.
>
> «Aussitôt il envoie à Ajax le héraut Thoôtès»: ‹La *diplê*› parce qu'il s'agit d'un nom approprié pour un héraut, car il dérive du verbe signifiant «se hâter» [ταχύνειν ≈ θέω]. Le poète aime créer des noms. (schol. A *Il.* 12,342a Ariston.)
>
> ἔρχεο, δῖε Θοῶτα, ‹θέων Αἴαντα κάλεσσον›· ὅτι παρετυμολογεῖ τὸν Θοώτην ἀπὸ τοῦ θέειν.
>
> «Divin Thoôtès, va à la course appeler Ajax»: ‹La *diplê*› parce qu'il suggère l'étymologie de Thoôtès, du verbe «courir». (schol. A *Il.* 12,343a Ariston.)

Dans tous ces passages, des personnages humains sont dotés de noms qui traduisent leur métier de charpentier, de poète ou de héraut, ou encore leur caractère hospitalier. Dans le cas du héraut Thoôtès, Homère prend même soin de signaler (παρετυμολογεῖ) cette correspondance[36]. Il est clair que, selon Aristarque, ces anthroponymes n'ont pas de référents historiques, mais sont le fruit de l'invention d'Homère[37]. Il est au moins probable qu'Aristarque pense la même chose de plusieurs épithètes divines, du moins lorsque ces épithètes, rares par ailleurs[38], se conforment clairement au contexte narratif. Le fait que l'analyse onomastique d'Aristarque se fonde sur le même principe pour les personnages humains et divins, soit la conformité au rôle narratif assumé par le personnage, suggère que l'exégèse aristarquienne d'Homère accorde peu d'intérêt aux significations symboliques externes que peuvent revêtir certains éléments du poème. À l'instar des anthroponymes, plusieurs des noms divins forgés par Homère sont considérés comme des qualités narrativement fonctionnelles attribuées à des personnages poétiques plutôt que comme des appellations reflétant une réalité théologique. Cette façon de

35 Trois vers avant la mention de Kalêsios, Homère dit qu'Axyle, le maître de Kalêsios, «fait un aimable accueil à tous dans sa demeure près de la route» (πάντας γὰρ φιλέεσκεν ὁδῷ ἔπι οἰκία ναίων = *Il.* 6,15).

36 D'après R. Nünlist, *The Ancient Critic at Work: Terms and Concepts of Literary Criticism in Greek Scholia* (Cambridge 2009) 203, Aristarque considérait ce type d'intervention épexégétique comme le privilège exclusif du narrateur.

37 Cf. W. Bachmann, *Die ästhetischen Anschauungen Aristarchs in der Exegese und Kritik der homerischen Gedichte* (Nürnberg 1902) 18.

38 On remarquera que toutes les épithètes dont il a été question jusqu'ici sont des hapax ou des quasi-hapax. Cet état de choses explique pourquoi Aristarque accorde une telle importance au contexte immédiat dans lequel apparaît le mot, une façon de procéder typique des *Glossographoi* auxquels Aristarque, dans d'autres cas, reproche précisément leur manque de vision globale; cf. A.R. Dyck, «The Glossographoi», *HarvSt* 91 (1987) 130.

voir se distingue significativement d'autres approches consistant à rechercher une vérité extra-poétique (historique ou philosophique) dans les poèmes.

6 Hermès Ἀργειφόντης

Avant de conclure, j'examinerai une dernière étymologie d'Aristarque, pour laquelle j'userai d'une approche légèrement différente des autres en raison du contexte dans lequel Aristarque l'a formulée. En effet, alors que les exemples vus jusqu'ici remontent, selon toute vraisemblance, aux travaux d'Aristarque sur Homère, le texte qui suit, qui porte sur la fameuse appellation Ἀργειφόντης d'Hermès, a probablement pour ancêtre son commentaire d'Hésiode:

> Ἀργειφόντης· παρὰ τὸ ἐναργεῖς τὰς φαντασίας ποιεῖν, ὥς φασιν Ἀλεξίων καὶ Ἀρχίας καὶ Ἀρίσταρχος· ἢ ἀριφόντης, ὁ μεγάλως φανταζόμενος τοῖς ὀνείροις, ὡς Δίδυμος καὶ Τρύφων.
>
> Argeiphonte: Du fait de rendre les images visibles, comme le disent Alexion, Archias et Aristarque. Ou bien, c'est pour *ariphontes*, celui qui apparaît fortement par les rêves, comme le pensent Didyme et Tryphon. (*Etym. Gud.* 185,8)

Archias et Alexion étant des grammairiens d'époque impériale, c'est à Aristarque qu'il convient d'attribuer l'origine de la première étymologie proposée dans ce texte. Celle-ci figurait sans doute dans son commentaire à Hésiode, comme le suggère le texte suivant:

> Ἀργειφόντης· παρὰ τὸ ἐναργεῖς τὰς φαντασίας ποιεῖν. οὕτως εὗρον ἐν Ὑπομνήματι τοῦ Ἡσιόδου.
>
> Argeiphonte: Du fait de rendre les images visibles. Voilà ce que j'ai trouvé dans le Commentaire sur Hésiode. (*Etym. Gud.* 186,16)

Encore une fois, on comparera utilement des étymologies concurrentes afin de déterminer la spécificité de la démarche d'Aristarque:

> Ἀργεϊφόντης· ὁ Ἑρμῆς, ἤτοι ὁ ἀργὸς φόνου ἢ ὁ ἐν Ἄργει πρῶτον πεφηνὼς ἢ ὁ ἐναργῶς φαίνων· εἰρηνικὸς γὰρ ὁ θεὸς καὶ ἀψευδής. οἱ δὲ νεώτεροι ὅτι Ἄργον ἐφόνευσε τὸν πανόπτην.
>
> Argeiphonte: Il s'agit d'Hermès; parce qu'il s'abstient du meurtre, ou parce qu'il est apparu pour la première fois à Argos, ou parce qu'il se montre clairement. En effet, ce dieu est pacifique et véridique. Mais les Neoteroi disent qu'il a tué le gardien Argos. (schol. Hes., *Op.* 77d)

Ce texte illustre au mieux la flexibilité de la démarche étymologique, qui permet d'affirmer, au sujet d'une même réalité, une chose et son contraire (Hermès est étranger au meurtre, ἀργὸς φόνου, ou est meurtier d'Argos, Ἄργον ἐφόνευσε). Le potentiel heuristique de l'étymologie s'exprime dans l'usage contradictoire qu'en font ici des sources avec des préoccupations respectivement philosophiques[39] et mythographiques. L'étymologie faisant référence au mythe du meurtre d'Argos, le gardien d'Iô, est la plus populaire dans les sources anciennes, mais elle est évidemment irrecevable pour Aristarque en raison du caractère anachronique de ce mythe[40].

Néanmoins, le sens exact de l'étymologie d'Aristarque n'est pas évident vue la polysémie des termes ἐναργής et φαντασία. F. Schironi, qui traduit «making the images clear», croit qu'Aristarque fait par là référence à l'empire traditionnel d'Hermès sur les rêves. Il est vrai que dans un texte parallèle, cette même étymologie est explicitée précisément de cette façon: «Celui qui rend les images visibles; en effet, on dit qu'Hermès préside aux rêves»[41]. Toutefois, cette élaboration pourrait très bien résulter d'une mécompréhension de l'étymologie aristarquienne παρὰ τὸ ἐναργεῖς τὰς φαντασίας ποιεῖν, ou encore en être indépendante. De plus, Schironi met de l'avant deux passages homériques sur lesquels Aristarque se serait appuyé pour son interprétation: *Il.* 24,445 (où Hermès endort les sentinelles du camp achéen) et *Od.* 24,3–4 (où le poète mentionne le pouvoir d'Hermès sur le sommeil des mortels). Or, le second de ces passages appartient à la seconde Nekuia, un épisode qu'Aristarque jugeait inauthentique[42]. Mais surtout, est-il vraisemblable que son élucidation de cette épithète, dans le cadre d'un commentaire sur Hésiode, ait reposé sur les poèmes d'*Homère*? Ne devrait-on pas plutôt chercher à comprendre le sens de cette étymologie en tenant compte de la démarche d'Aristarque au moment où il l'a présentée, c'est-à-dire dans un contexte hésiodique? Suivant cette dernière hypothèse, j'appliquerai la même méthode que j'ai utilisée précédemment pour les étymologies aristarquiennes de termes homériques, laquelle consiste à considérer les occurrences de l'épithète problématique dans le texte de référence – dans ce cas-ci, Hésiode.

Or, alors qu'elles sont extrêmement nombreuses chez Homère, les occurrences du nom Ἀργειφόντης se limitent à trois chez Hésiode. De plus, elles se trouvent toutes à l'intérieur du mythe de Pandore dans les *Travaux et les Jours* et sont chaque fois accompagnées d'un mot signifiant «messager» (διάκτορος ou ἄγγελος). Les trois occurrences sont les suivantes:

39 La défense de la perfection divine, notamment son rejet des actes criminels et du mensonge, est un trait constant de la lecture philosophique et allégorique du mythe, au moins depuis Platon.

40 Cf. Schironi, *op. cit.* (n. 7) 72.

41 ὁ ἐναργεῖς τὰς φαντασίας ποιῶν· ἐπάνω γὰρ (ὥς φασι) τῶν ὀνείρων ἐστὶν ὁ Ἑρμῆς (*Etym. Magn.* 136,51–52). Cf. aussi *Etym. Gud.* 185,8 (cité *supra*).

42 Voir *supra*, n. 19.

ἐν δὲ θέμεν κύνεόν τε νόον καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
Ἑρμείην ἤνωγε, διάκτορον Ἀργεϊφόντην.

Placer en elle un esprit de chienne et un cœur de voleur,
c'est ce qu'il [Zeus] ordonna à Hermès, le messager Argeiphonte. (*Op.* 67–68)

ἐν δ' ἄρα οἱ στήθεσσι διάκτορος Ἀργεϊφόντης
ψεύδεά θ' αἱμυλίους τε λόγους καὶ ἐπίκλοπον ἦθος
τεῦξε Διὸς βουλῇσι βαρυκτύπου

Dans sa poitrine, le messager Argeiphonte
plaça mensonges, paroles rusées et cœur de voleur;
il les plaça suivant les vœux de Zeus qui tonne lourdement. (*Op.* 77–79)

εἰς Ἐπιμηθέα πέμπε πατὴρ κλυτὸν Ἀργεϊφόντην
δῶρον ἄγοντα, θεῶν ταχὺν ἄγγελον

... auprès d'Épiméthée, le père envoya le célèbre Argeiphonte,
rapide messager des dieux, pour lui porter le présent. (*Op.* 84–85)

Les trois occurrences, très rapprochées, interviennent à des moments-clés de l'épisode de la création de Pandore. Tout au long de ce récit, Hésiode présente sa fabrication comme un travail collectif, auquel prennent part plusieurs divinités (Héphaïstos, Athéna, Aphrodite, Hermès), tout en faisant clairement comprendre que le maître d'œuvre en est Zeus. Au vers 79, Hermès est explicitement désigné comme l'exécuteur des ordres et de la volonté (βουλῇσι) du dieu suprême, lequel envoie finalement Hermès livrer la créature à Épiméthée. Par sa participation à la confection de Pandore et, peut-être plus encore, par le geste consistant à la mener à Épiméthée, Hermès donne littéralement corps au projet de Zeus. Il rend, pourrait-on dire, les idées (τὰς φαντασίας) de Zeus réelles ou concrètes (ἐναργεῖς). Cette tâche est intimement liée à son rôle traditionnel de messager, également souligné dans les trois passages. Il est donc concevable que ce soit là le sens de l'étymologie que donne Aristarque du nom Argeiphonte, plutôt qu'une référence aux songes (lesquels n'ont pas de rôle à jouer dans les trois passages où intervient l'épithète). Évidemment, il s'agit d'une hypothèse difficile à prouver, mais vraisemblable au regard des autres exemples d'étymologies contextuelles examinés dans cet article.

Conclusion

Il est apparu que les étymologies des noms divins d'Aristarque, loin de reposer sur la seule vraisemblance linguistique, sont souvent fondées sur un examen précis du contexte poétique où se trouvent ces noms. Alors que, d'après J. Lun-

don[43], l'étymologie ancienne serait une méthode d'explication des mots *se substituant* à la considération du contexte, ce sont l'une et l'autre (étymologie et contextualisation) qui, chez Aristarque, sont mobilisées simultanément à des fins exégétiques. À vrai dire, certains des termes tels que compris par Aristarque relèvent presque de la redondance synonymique: dans le cas d'*Alalkomenêis*, par exemple, l'étroitesse du lien supposé entre l'épithète et le contexte narratif est telle que l'épithète ne fait pratiquement rien de plus que de condenser en un seul mot les qualités essentielles déployées par la divinité dans l'épisode concerné.

En ce sens, les étymologies d'Aristarque reflètent donc un trait commun de la pratique ancienne de l'étymologie[44], soit la mise en relation synchronique des mots plutôt que l'enquête diachronique de leurs origines. Toutefois, dans les étymologies aristarquiennes qui ont été examinées dans cet article, la synchronie est plus accentuée encore, étant non seulement linguistique mais aussi narrative: les mots s'expliquent à la lumière d'éléments du récit se trouvant dans une proximité textuelle immédiate. C'est cette méthode, qu'on pourrait appeler «étymologie narrative», qui est véritablement propre à Aristarque.

Correspondance:
Elsa Bouchard
Centre d'études classiques
Université de Montréal
3744 rue Jean-Brillant
C. P. 6128, succursale Centre-ville
Montréal (Québec)
H3C 3J7 Canada
elsa.bouchard@umontreal.ca

43 J. Lundon, «Apollonius Sophista and Etymology», dans C. Nifadopoulos (éd.), *Etymologia: Studies in Ancient Etymology* (Münster 2003) 79: «[The etymologies] serve as an alternative procedure to inference from context for the constitution of Homeric semantics». Semblablement, M. van der Valk, *Researches on the Text and Scholia of the Iliad* (Leiden 1963–1964) vol. I, 258, contraste la méthode des *Glossographoi*, exclusivement fondée sur le contexte immédiat, avec la recherche étymologique.

44 Cette approche de l'étymologie est aussi privilégiée à l'occasion par les grammairiens modernes; voir par exemple M. Casevitz, «Sur l'étymologie de quelques noms propres», *RevPhil* 65 (1991) 83–88.